

Henri Manguin jours d'été

Dominique Lobstein

Henri Manguin jours d'été

Dominique Lobstein

Couverture :

La Pinède à Cavalière

1906, huile sur toile, 65 x 81 cm

© Collection particulière - Photographie Fabrice Lepeltier

Quatrième de couverture :

Jeanne en chemise

1905, huile sur toile, 50 x 61 cm

Collection particulière

Photographie Fabrice Lepeltier

© Éditions des Falaises, 2017

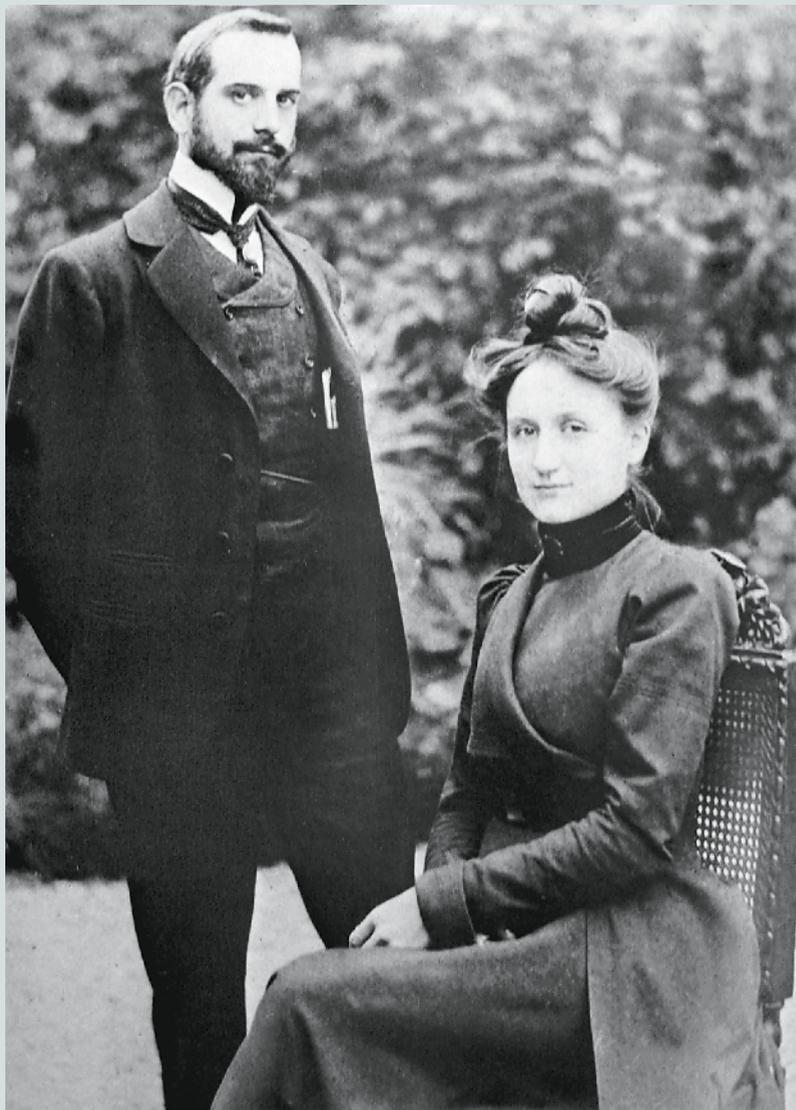
16, avenue des Quatre Cantons

76000 Rouen

www.editionsdesfalaises.fr

ÉDITIONS DES FALAISES





Henri et Jeanne Manguin
vers 1900.

L'aventure d'un « fauve malgré tout »

Henri Charles Manguin est né à Paris le 23 mars 1874. Deux ans plus tard, une petite sœur, Adrienne, naissait à son tour. Elle eut à peine le temps de connaître leur père que celui-ci mourut, en 1880. Leur mère, Émelie Catherine Manguin, née Lemassier, se retrouva seule pour les élever. Elle veilla sur leur éducation mais accepta, en 1889, que son fils, qui n'avait alors que quinze ans, interrompe ses études au lycée Colbert, pour se consacrer à la peinture. Henri suivit, cette année-là et de nouveau en 1891, les cours de dessin de l'École des Arts décoratifs tout en copiant les anciens maîtres au Louvre. Son but était de préparer le concours d'entrée à l'École des Beaux-Arts. En 1894, il touche au but et intègre l'atelier de Gustave Moreau, où il va se lier d'amitié avec Charles Camoin, Albert Marquet, Henri

Matisse, Jean Puy, Georges Rouault et Louis Valtat. Une amitié indéfectible les lie rapidement et ils se voient bientôt réunis sous le qualificatif « d'anciens élèves de Gustave Moreau », locution qui sert rapidement, pour les critiques, à désigner les représentants les plus actifs de l'avant-garde artistique.

Durant l'un de ses voyages dans la Manche, en 1896, il rencontre dans un petit village de Normandie, à La Percailerie, Jeanne Carette, qui devient sa femme trois ans plus tard et qui demeurera tout au long de leur existence son modèle favori. Le jeune couple s'installe 61, rue Boursault, dans le quartier des Batignolles, où son atelier devient un lieu de rencontres et d'échanges. On peut y croiser ses anciens condisciples de l'École des Beaux-Arts mais bientôt aussi de nouveaux venus issus, bien sûr, du monde

de l'art mais aussi de la littérature, de la critique ou de la musique puisque Claude Debussy ou Maurice Ravel en sont des visiteurs réguliers.

Manguin poursuit sa formation et s'introduit au sein de l'art officiel lorsqu'il expose, en 1897, au Salon de la Société nationale des beaux-arts, deux portraits dont l'un, celui d'un *Gueux* (n° 849), semble le rattacher au courant naturaliste alors en plein essor. Il y est de nouveau présent en 1901 avec de nouveau un portrait de femme (n° 613) et une première nature morte intitulée *Coin de table* (n° 614). À l'étroit dans une manifestation dont le jury affiche souvent des positions conservatrices, il rejoint, en 1902, comme la plupart de ses camarades de chez Moreau, la Société des artistes indépendants, « sans jury ni récompense », où les tentatives de rénovation de la peinture ne rencontrent guère d'obsta-

cle. Il y sera présent très régulièrement et avec des envois importants, près d'une dizaine d'œuvres lors de chaque exposition. Aux portraits et aux natures mortes qui ont été jusqu'alors ses principaux sujets, Manguin ajoute le paysage, tout comme à la peinture il adjoint désormais la technique du pastel.

Dès sa fondation en 1903, il est aussi présent à la nouvelle manifestation que crée l'architecte et critique Frantz Jourdain, sous le nom de Salon d'automne, dans les livrets de laquelle son nom se retrouve ensuite pratiquement chaque année jusqu'à la fin de sa carrière. Cette manifestation, unique en cette période de l'année – grâce à la lumière électrique qui pouvait se substituer à celle du jour qui avait imposé les expositions printanières –, va lui permettre de montrer très rapidement au public les travaux réalisés durant l'été et de faire éclater ses

couleurs de plus en plus franches sous la grisaille du ciel parisien.

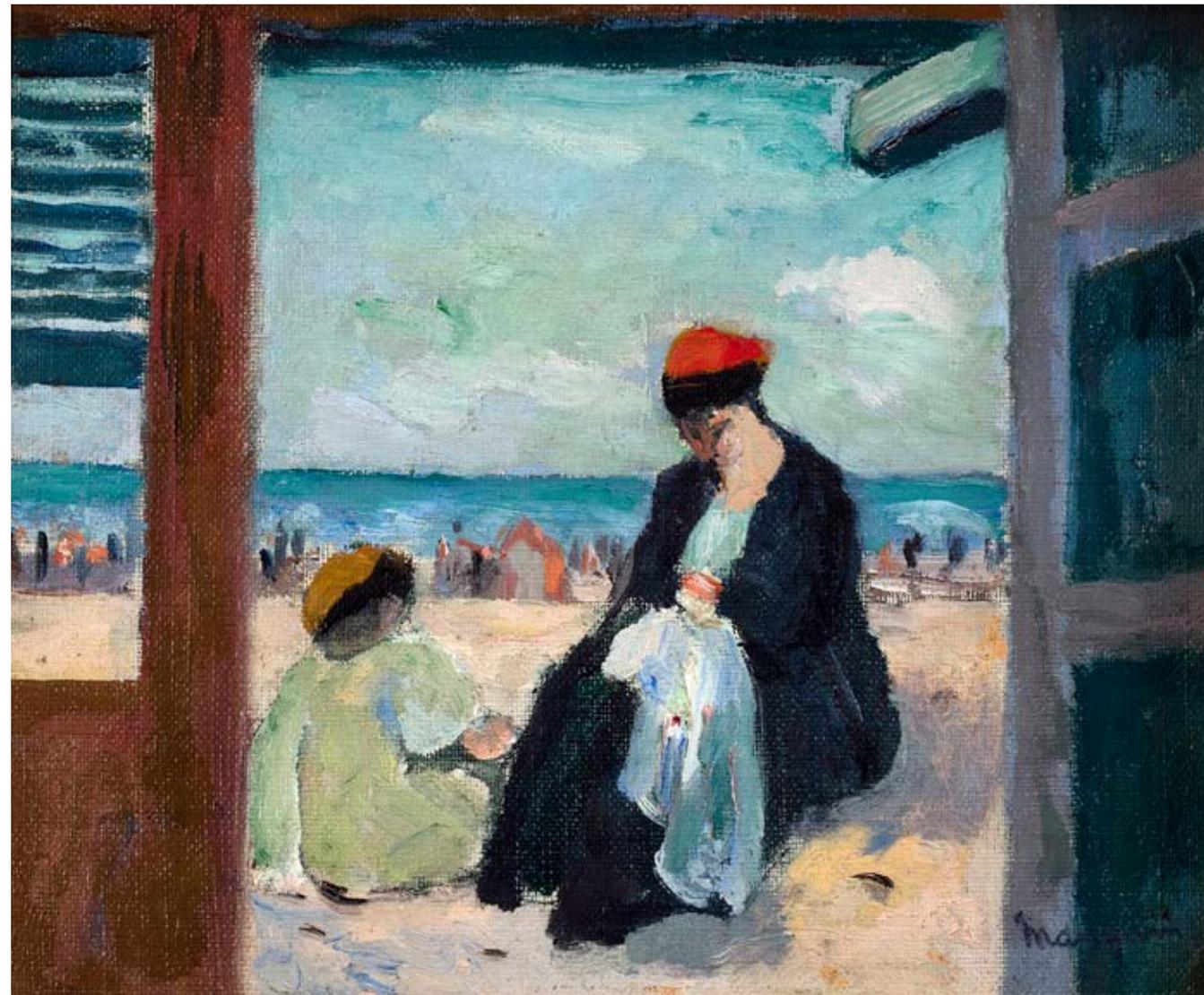
En 1904, après un nouveau séjour en Normandie où Jeanne, son épouse, et son premier fils, Claude, sont les sujets habituels de sa peinture, Manguin découvre Saint-Tropez où il fait la connaissance de Paul Signac sans, néanmoins, marcher sur les traces du néo-impressionnisme de son aîné. Ses tableaux regardent plutôt du côté de Paul Cézanne auquel le Salon d'automne consacre cette année-là une importante rétrospective, ce que soulignent plusieurs critiques. Comme nombre de ses prédécesseurs, la lumière du Midi le subjugué et sa palette s'en trouve transformée. Après un hiver parisien plus particulièrement marqué par la rencontre de Gertrude Stein et de ses frères qui lui achètent bientôt *L'Atelier, le modèle nu* (États-Unis, coll. part.) avant d'acqué-

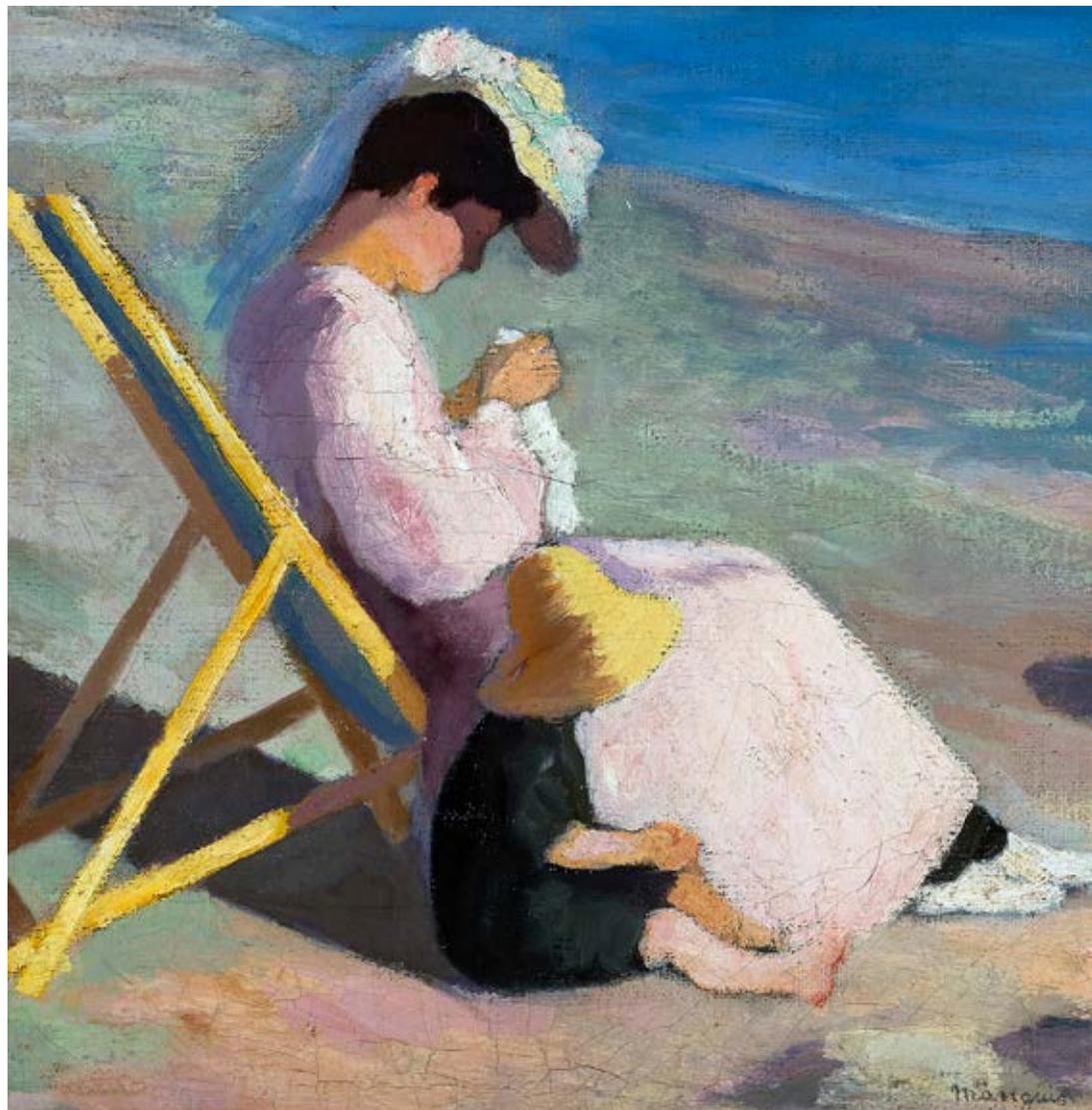
rir, en 1906, *La Coiffure* (coll. part., repr. p. 25), la famille Manguin reprend, en juin 1905, le chemin de Saint-Tropez et s'installe à quelque distance de la ville, à la villa Demièrre. Même lorsqu'il les achève à Paris, ses toiles sont désormais baignées du soleil de la Méditerranée, hymne infiniment répété aux jours d'été. Avec Marquet, venu le visiter, mais qui a préféré s'installer dans un hôtel proche de la mer, il peint des toiles hautes en couleur où le ton dominant, orangé, fait vibrer l'ensemble des couleurs, comme dans ses différentes versions de 14 juillet, Saint-Tropez (coll. part., repr. p. 32). Certains de ses travaux récents vont figurer à la troisième exposition du Salon d'automne, dans la salle VII qui va attirer tous les regards, en compagnie des peintures d'autres anciens élèves de Moreau. Dans son envoi, on découvre, par exemple, des portraits tel *Jeanne sur*

« Autre intimiste vigoureux et sobre, M. Manguin. »

Louis Marsolleau (1864-1935), « Le vernissage des Indépendants », *Gil Blas*, 21 février 1904

La Cabine de bains, Paris-Plage
1902, huile sur toile marouflée sur carton, 22 x 27 cm
Collection particulière
Photographie Fabrice Lepeltier





« Sans contredit, la méditation des vieux maîtres, préconisée par Gustave Moreau, ainsi que les ouvrages de M. Cézanne, ont suggéré aux dernières générations l'amour de la forte peinture, la passion du ton riche, éclatant, posé sur la toile par larges aplats. »

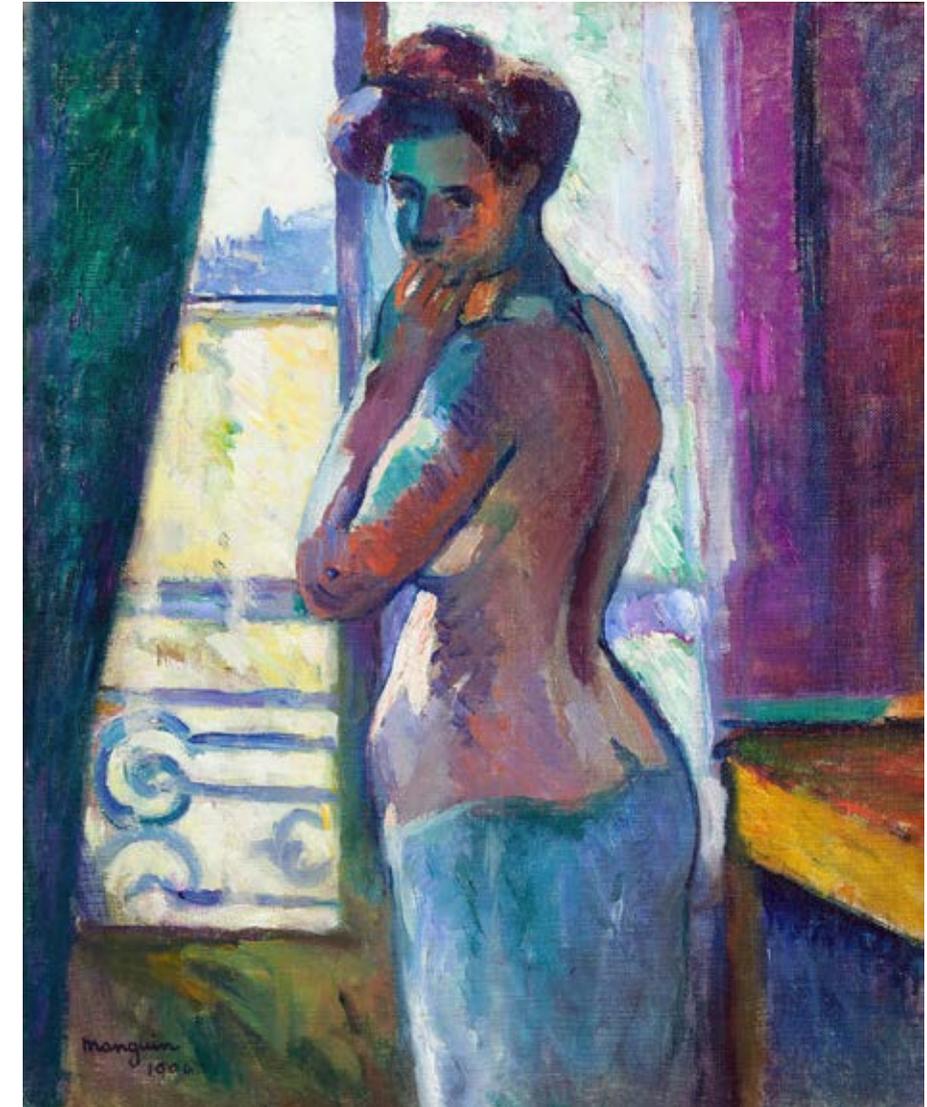
François Charles, « L'exposition des Artistes indépendants », *L'Ermitage*, mai 1902

Figures sur la plage : Jeanne et Claude Manguin
1902, huile sur toile marouflée sur carton, 33 x 33 cm
Collection particulière
Photographie Fabrice Lepeltier

« On peut dire que Cézanne a décidément sauvé
M. Manguin, qui dans la ligne encore un peu rude dont
il cerne ses figures, comme du plomb d'un vitrail, sait
enfermer un modelé parfaitement juste et lumineux. »

André Pératé, « Les Salons de 1907 »,
Gazette des beaux-arts, 1^{er} mai 1907

Devant la fenêtre, rue Boursault
1904, huile sur toile, 61 x 50 cm
Collection particulière
Photographie Fabrice Lepeltier





« Car ce n'est pas tous les jours que la peinture respire la joie de vivre. »

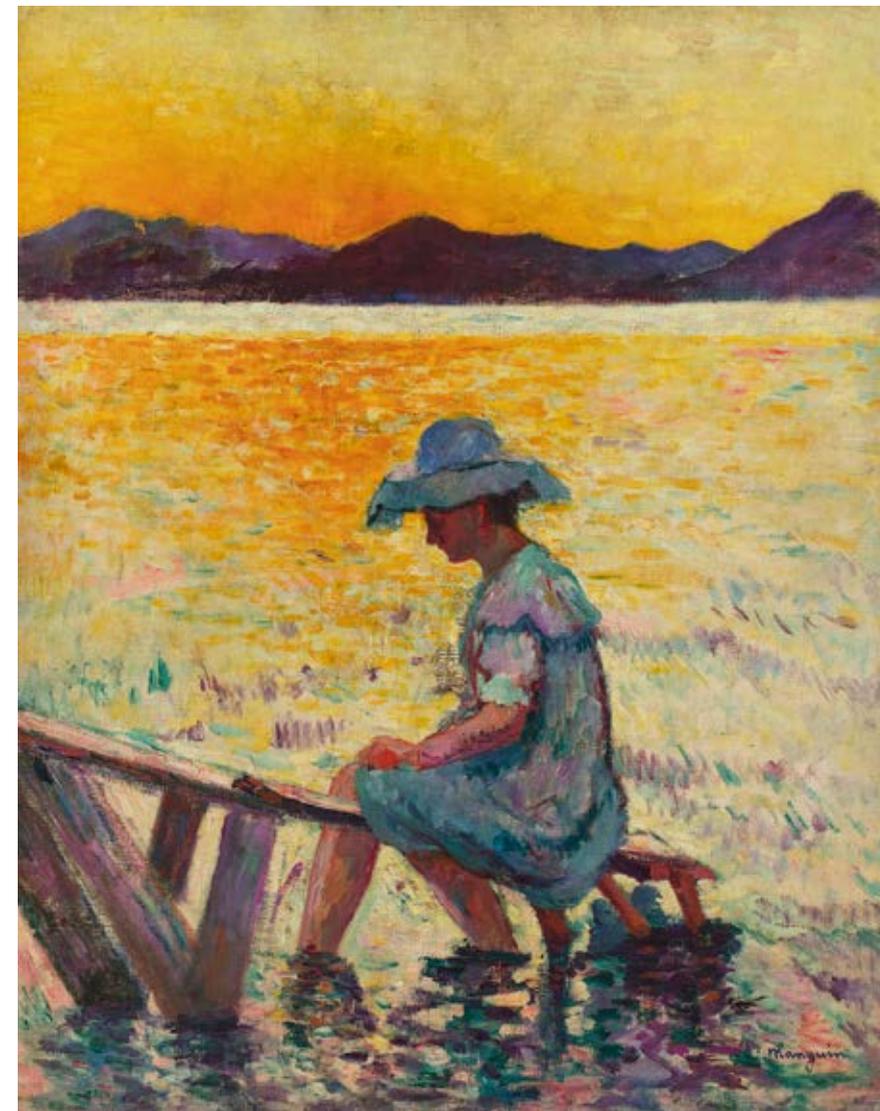
Gustave Coquiot, *Cubistes, futuristes, passésistes : essai sur la jeune peinture et la jeune sculpture*, Paris, Ollendorff, 1914

Repos à Saint-Tropez
1904-1905, huile sur toile
State Hermitage Museum, Saint-Petersbourg
© Bridgeman Images

« Vous aimerez la robustesse du premier, il établit ses plans avec une sûreté parfaite, et les touches, qui semblent à l'œil non exercé, avoir été jetées au hasard et sans discernement, sont au contraire voulues, méditées, posées justement, à seule fin de constituer un ensemble d'une lumineuse coloration. »

Louis Vauxcelles, *La vie artistique*. Exposition Marquet, Manguin, Camoin, Matisse. *Gil Blas*, 26 octobre 1905

Saint-Tropez, Le Coucher de soleil
1904, huile sur toile, 81 x 65 cm
Collection particulière
Photographie Fabrice Lepeltier



« M. Manguin est un des coloristes qui soient
les plus montés de ton aux Indépendants. »

Louis Vauxcelles, « Le Salon des Indépendants »,
Gil Blas, 20 mars 1907

Jeanne en chemise
1905, huile sur toile, 50 x 61 cm
Collection particulière
Photographie Fabrice Lepeltier

